rieux dans l'intérieur du coupable, sous son crâne, pour ainsi dire. La fameuse *Tempête sous un crâne*, de Victor Hugo, donne l'idée, avec une énergie que n'a jamais connue Hawthorne, de cette pénétrante et subtile analyse. Soit qu'il ait manqué du pouvoir plastique, soit par l'effet d'une certaine réserve naturelle, sa touche est généralement empreinte de timidité, ses créations gardent le vague inaisissable de l'ébauche ; elles ont quelque chose de lunaire et de nocturne : lui-même a dit allégoriquement, à sa manière, que certains de ses livres, ouverts au grand soleil, courraient le risque de ressembler à des cahiers de pages blanches. Mais cette persistance dans l'indécis et le flottant, jointe à la tournure particulière des faits de conscience qu'il décrit, suffit pour donner une sorte de frisson.

En 1852, la carrière de Hawthorne offrit une nouvelle phase. Sollicité par ses amis de s'occuper de politique, il écrivit la *Vie de Franklin Pierce*, pour préparer l'élection à la présidence de son ancien condisciple. Franklin Pierce le fit nommer inspecteur du port de Salem, puis consul des Etats-Unis à Liverpool. Pendant son séjour en Angleterre, il réunit les matériaux d'un de ses derniers ouvrages, le *Vieux pays*, livre piquant, humoristique, où la vieille patrie anglaise est fort peu ménagée. Il quitta son consulat pour visiter le continent, et fut encore chargé d'une mission diplomatique en Italie, où il écrivit une oeuvre bizarre, *Transformation*, qu'il publia à son retour à New-York (1859). Ce fut son dernier succès. Hawthorne s'éteignit subitement cinq ans plus tard ; un matin, on le trouva mort dans son lit. On doit encore à ce remarquable esprit plusieurs volumes pour les enfants, tels que : le *Livre des merveilles*, le *Fauteuil de grand-papa*, l'*Image de neige*, contes extraits des *magazines*; *Contes de Tanglewood* (1855), etc. La plupart de ses oeuvres ont été traduites en français dans la *Bibliothèque des meilleurs romans étrangers*. On doit spécialement à M. E.-D. Forgues une traduction de la *Maison aux sept pignons* et de la *Lettre rouge* (1852-1853, 2 vol. in-18) ; à M. Vermorel, la traduction de *Transformation* (1859), et M. Spoll a réuni, sous le titre de *Contes étranges* (1866, in-18), les plus saisissantes nouvelles des trois recueils publiés par Hawthorne.

HAXO (Nicolas-François), général républicain, né à Etival, district de Saint-Dié (Vosges), vers 1750, mort à Clouzeaux, district de La Roche-sur-Yon (Vendée), le 20 mars 1794. Il était fils d'un juge au tribunal de Bruyères. Elu commandant du 1er bataillon des volontaires nationaux fournis par le département des Vosges, à la formation de ce corps, le 29 août 1791, il fut fait général de brigade en Vendée par le pouvoir exécutif, le 17 août 1793. Il fut chargé, le 30 ventôse an II (20 mars 1794), de poursuivre l'infanterie de Charette, et il l'avait atteinte après une marche de dix lieues, lorsque, arrivé au bourg de Clouzeaux, district de La Roche-sur-Yon, et chargeant à la tête des tirailleurs, il tomba dans une embuscade établie derrière un mur et reçut plusieurs coups de feu dans le corps. Son cheval tomba blessé, et les tirailleurs qui l'entouraient furent tués ou mis hors de combat. A ce moment, Haxo, se voyant sur le point d'être pris, se brûla la cervelle d'un coup de pistolet. Son corps fut porté à Machecoul, où l'armée lui rendit les derniers devoirs. Un décret de la Convention nationale, en date du 9 floréal an II (28 avril 1794), arrêta qu'il serait élevé dans le Panthéon une colonne de marbre sur laquelle serait inscrit le nom du général Haxo. Le monument ne fut point élevé, mais le nom d'Haxo figure sur les tables de bronze du musée de Versailles, parmi ceux des généraux morts sur les champs de bataille au service de la France.

HAXO (François-Nicolas-Benoît, baron), général et ingénieur français, **le Vauban du XIXe siècle**, neveu du précédent, né à Lunéville en 1774, mort en 1838. Elève de l'Ecole de Châlons en 1793, il entra bientôt après, comme lieutenant, dans une compagnie de mineurs, servit à l'armée du Rhin, fit la campagne d'Italie de 1800-1801, et, employé aux fortifications des places qui forment aujourd'hui le fameux quadrilatère, attira l'attention de Napoléon en insistant sur l'importance de Peschiera. En 1807, il fut envoyé au sultan Sélim pour fortifier Constantinople. L'année suivante, il passait en Espagne, déployait autant de fermeté que d'intelligence au mémorable siége de Saragosse, puis à ceux de Lérida, de Mequinenza et de Tortose, et recevait le grade de général de brigade. L'empereur le chargea, en 1811, en vue de l'expédition de Russie, de mettre en bon état de défense les forteresses de la Poméranie, de la Silésie et de la Pologne. Il prit sa part de gloire aux batailles de Smolensk et de la Moscowa, obtint le grade de général de division, combattit à Kulm en 1813, et tomba blessé entre les mains de l'ennemi. Rendu à la liberté après les événements de 1814, il reçut de Louis XVIII un accueil empressé, se rallia néanmoins à Napoléon au retour de l'île d'Elbe, fit agréer sa soumission aux Bourbons après la défaite de Waterloo, et devint, peu de temps après, inspecteur général des fortifications. Belfort, Grenoble, Besançon, Dunkerque, Saint-Omer, Sedan, enfin plus de soixante places fortes furent réparées ou améliorées par ses soins. Appelé, après la révolution de 1830, au conseil d'Etat et à la Chambre des pairs, puis au commandement du génie de l'armée de Belgique, il donna une dernière preuve de ses talents comme praticien par la prise de la formidable citadelle d'Anvers en vingt-quatre jours (23 novembre 1832). Le général Haxo avait donné à Napoléon, en 1815, des conseils, qui n'avaient pas été assez suivis, sur la nécessité de fortifier la capitale et les principaux points stratégiques de l'intérieur ; il les renouvela vainement auprès du gouvernement de Louis-Philippe. C'est néanmoins sur ses plans, en grande partie, qu'ont été construits les forts de Lyon. A l'égard de Paris, il soutint, dans le comité de fortification, où il siégeait, l'enceinte continue contre les forts détachés. Le génie militaire lui doit l'invention d'un nouveau genre de batteries casemattées, dont il fit l'essai à Dantzig en 1811, et qui a été adopté depuis. Son système de fortifications ajouta à tout ce qui a été imaginé pour la défense des places les combinaisons les plus savantes. Il a consigné ses vues dans un manuscrits intitulé *Etudes*, et il ne l'a point rendu public dans la crainte que les étrangers n'en fissent leur profit.

HAXTHAUSEN (François-Louis-Marie-Auguste, baron de), économiste allemand, né en Westphalie en 1792. Après avoir fait la campagne de France en 1814, il compléta ses études à Gottingue, s'adonna quelque temps à la littérature, puis se retira dans ses propriétés, où il s'occupa d'économie rurale (1818). Par la suite, il fut chargé par le gouvernement prussien d'étudier l'organisation agricole du pays, et, en 1841, par l'empereur de Russie, de venir étudier dans son empire la situation respective des propriétaires et des serfs. En 1847 et 1848, il devint membre des diètes réunies, et fit ensuite, pendant un assez long intervalle, partie de la première Chambre prussienne. Parmi les nombreux écrits qu'il a publiés, nous citerons : l'*Organisation agricole et ses conflits* (Berlin, 1829) ; *Organisation agricole des provinces de la Prusse* (1838) ; *Études sur l'état intérieur, la vie du peuple et en particulier sur les institutions agricoles de la Russie* (Hanovre, 1847-1852, 3 vol.) ; les *Forces militaires de la Russie* (Berlin, 1852) ; la *Transcaucasie* (Berlin, 1856, 2 vol.) ; l'*Organisation agricole de la Russie* (Leipzig, 1866). On lui doit encore, sous ce titre : le *Principe constitutionnel* (Leipzig, 1865, 2 vol. en français et en allemand), un recueil des travaux de différents publicistes sur cette matière.

HAXTONIE s. f. (ak-sto-ni ; *h* asp. — de *Haxton*, sav. angl.). Bot. Syn. d'ELEAIRE.

HAY (David Ramsay), peintre anglais, né à Edimbourg en 1798. Il suivit d'abord la profession d'imprimeur ; mais, tout occupé de dessiner des chiens ou des chevaux, il s'occupa peu de ses affaires et laissa bientôt son imprimerie dans l'abandon. Sa bonne fortune lui fit faire la connaissance de Walter Scott, qui, à la suite de plusieurs conversations, le décida à s'adonner entièrement aux arts décoratifs et lui confia même la décoration intérieure de plusieurs salles de son château d'Abbotsford. La réputation que lui acquirent ces peintures ne fut certainement pas étrangère à ses succès ; mais ils sont dus aussi au mérite personnel de l'artiste qui a, depuis, exécuté avec talent de très-importants ouvrages, entre autres, la décoration de la grande salle de la Société des arts de Londres. On doit également à M. Hay plusieurs volumes sur la théorie et la pratique des arts plastiques. Le premier, qui parut en 1828, a pour titre : *Lois de l'harmonie des couleurs*. Il a été traduit en allemand par L. Hüttmann en 1834. Parmi les autres, nous citerons : les *Principes naturels de l'harmonie* (1842) ; les *Principes de la beauté* (1845) ; *De l'harmonie dans la nature* (1855), ouvrage appliqué à l'architecture, et la *Science de la beauté* (1856), traité dans lequel il a développé une théorie de la beauté par rapport au contour et à la couleur, en analysant les principales productions des Grecs en peinture, en sculpture et en architecture et en faisant reposer la beauté de ces œuvres sur l'observation de certaines proportions géométriques.

HAY (Mme Elisabeth-Sophie Le), femme peintre française. V. CHERON.

HAY DU CHASTELET, publiciste français. V. CHASTELAIN.

HAYANGE, bourg et commune de France (Moselle), cant., arrond. et à 11 kilom. de Thionville ; pop. aggl., 3,865 hab. — pop. tot., 3,896 hab. Mines de fer. Hauts fourneaux occupant environ 180 ouvriers et produisant, année moyenne, 29,140 tonnes de fonte. Beau viaduc du chemin de fer.

HAYDÉE, personnage du poëme de *Don Juan*, de lord Byron, une de ses plus gracieuses créations. Haydée est une jeune Grecque, innocente comme un enfant, qui recueille don Juan naufragé, le cache dans une grotte, l'aime et se donne à lui ; elle meurt de douleur lorsque, l'intrigue étant découverte, elle voit son amant vendu comme esclave. Lord Byron a fait de son héroïne le portrait suivant : « Une chevelure d'ébène descendait en boucles pendantes jusqu'à ses pieds. Ses yeux plus noirs encore que ses cheveux étaient voilés par de longues paupières. Son front avait la blancheur de la neige ; les couleurs de ses joues ressemblaient à celles de ces nuages du soir que le soleil couchant teint en rose. Ses lèvres étaient charmantes. En un mot, elle eût pu servir de modèle à un statuaire. Les ondes de sa riche chevelure descendaient jusqu'à ses talons. Elles auraient caché toute sa personne, si elles avaient pu s'étendre en liberté ; elles semblaient s'indigner du réseau de soie qui les tenait captives et cherchaient à lui échapper chaque fois qu'un zéphyr offrait à Haydée son aile pour éventail. Ses sourcils, quoique noirs comme la nuit, étaient teints suivant la mode du pays ; mais vraisemblement, car ils étaient d'un noir si prononcé, qu'ils se refusaient à briller d'une couleur factice et l'éclipsaient par leur teinte naturelle... »

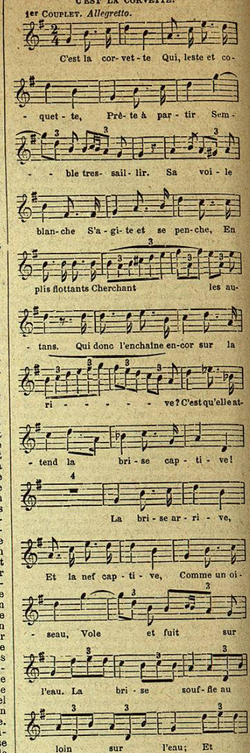
Haydée est la personnification de l'amour naturel, de cet amour qui ignore les conventions, qui s'ignore lui-même et ne voit rien en dehors de l'objet aimé. Elle ne vit que pour don Juan et meurt le jour où il lui fait le perdre.

Haydée ou le **Secret**, opéra-comique en trois actes, paroles de Scribe, musique de M. Auber, représenté à l'Opéra-Comique le 28 décembre 1847. Cet ouvrage est la production la plus distinguée de M. Auber dans la troisième phase de sa carrière. Le livret est intéressant, les situations sont poétiques, la donnée neuve et originale ; elle a été empruntée à une nouvelle, traduite du russe par M. Prosper Mérimée. Lorédan, jeune amiral de la république de Venise, après avoir enlevé aux Turcs l'île de Chypre, retourne dans sa patrie, emmenant avec lui une jeune Grecque prisonnière, nommée Haydée. Lorédan, au lieu de ses succès, est poursuivi par des remords ; car, entraîné par la passion du jeu et cédant à une pensée coupable, il a ruiné frauduleusement son ami Donato, qui s'est tué de désespoir. Pour réparer sa faute, il a adopté Rafaela, nièce de sa victime, et se dispose à l'épouser. Il cherche aussi le fils de Donato, qui a disparu et dont il a fait son héritier par un testament qu'il porte toujours sur lui. Ce jeune homme a pris le nom d'Andréa et vient, sans se faire connaître autrement, demander du service à l'amiral. Le conseil des Dix a placé près de Lorédan un espion nommé Malipieri, homme ambitieux et lâche, qui convoite l'alliance de Rafaela pour refaire sa fortune. Dans un accès de somnambulisme, l'amiral révèle le secret fatal de la scène du jeu, tire le testament de son sein et l'offre à l'ombre du fils de Donato, qui se dresse devant lui. Malipieri est là, qui s'en empare et forme le projet de s'en servir pour perdre Lorédan. Tel est le nœud de l'action. Les deux autres actes offrent des épisodes qui se rattachent habilement au sujet, comme la capture d'une galère turque par le jeune Andréa, l'aveu que fait Haydée de ses sentiments pour son maître, le duel entre Malipieri et le jeune Donato, l'élévation de Lorédan à la dignité de doge de Venise. Le héros de la pièce accomplit, du reste, sa pupille, la Donato, et épouse Haydée, qui se trouve être de sang royal. L'effet général de la musique est dramatique et parfaitement approprié à la nature du sujet. L'inspiration y circule généralement ; l'instrumentation en est colorée, toujours élégante, et l'harmonie offre des effets neufs et piquants. Après l'ouverture, dans laquelle on remarque un charmant solo de violoncelle, des morceaux assez peu développés, mais d'un intérêt mélodique charmant, se succèdent pendant tout le premier acte. La chanson : *Enfants de la noble Venise*, est énergiquement rhythmée. Les couplets chantés par Haydée : *Il dit qu'à sa noble patrie*, sont gracieux. Quant à la romance de basse : *A la voix séductrice, au regard virginal*, la déclamation en est vraie et la mélodie d'une rare distinction. Les couplets dits par Andrea demandant à servir sur le vaisseau de l'amiral ont de la chaleur : *Ainsi que vous, je veux me battre*. La duettino : *C'est la fête au Lido*, chanté par Haydée et Rafaela pendant que Lorédan s'endort, sont d'une demi-teinte délicieuse. La scène du rêve est riche de détails et puissamment dramatique. Roger y a déployé un talent d'expression admirable. Le second acte se passe à bord du vaisseau amiral, après la bataille. Les morceaux les plus saillants sont l'air de Rafaela, qui reproduit le solo de hautbois de l'ouverture, et la charmante barcarolle chantée par Haydée et que nous reproduisons ci-après : *C'est la corvette*, avec accompagnement du chœur *bocca chiusa*, dans le genre des *Brummlieder* si employés en Allemagne. N'oublions pas le beau duo profondément dramatique entre Lorédan et Malipieri : *Je sais le débat qui s'agite* ; c'est le meilleur, à notre avis, que le maître ait écrit ; l'intérêt mélodique et dramatique y est soutenu d'un bout à l'autre ; ce qu'on ne trouve pas au même degré dans celui de la *Muette*. Le troisième acte offre encore deux bons duos et une jolie barcarolle. La phrase de la scène du second acte : *Ah! que Venise est belle*, est devenue promptement populaire. On voit que cette partition est une des plus riches de l'écrin du compositeur. La création du rôle de Lorédan a fait le plus grand honneur à Roger. Les autres rôles ont été tenus par Hermann-Léon, Audran, Ricquier, Mlles Lavoye et Grimm.

HAYD HAYD HAYD HAYD HAYD HAYE HAYM

C'EST LA CORVETTE.

1er COUPLET. *Allegretto.*



DEUXIÈME COUPLET.

Elle s'élance
Sur la mer immense,
Dont les flots bleus
Vont mirant les cieux.
Non! plus d'orages!
Du haut des cordages,
Narguez les flots,
O bons matelots!
Que la gaîté soit votre devise;
Voici le ciel qui vous favorise.
Voici la brise
Qui, pour vous, soumise
Guide sur l'eau
Votre heureux vaisseau.
La brise, etc.

HAYDÉNITE s. f. (e-dé-ni-te ; *h* asp. — du nom du minéralogiste anglo-américain *Hayden*). Minér. Hydrosilicate d'alumine natif, qu'on trouve, avec la beaumontite, dans le gneiss des environs de Baltimore, aux Etats-Unis.

— **Encycl.** L'*haydénite* se présente en petits cristaux dont la forme primitive est, non l'a d'abord cru, mais un rhomboèdre obtus. C'est un minéral d'un brun jaunâtre ou verdâtre, tantôt translucide, tantôt transparent, qui raye le talc et se laisse rayer par l'acier et le carbonate de chaux, qui donne au chalumeau en émail jaunâtre, et se dissout dans l'acide sulfurique chaud. D'après l'analyse de Delesse, l'*haydénite* renferme : 49,50 de silice ; 26,50 d'alumine ou de peroxyde de fer ; 2,70 de chaux ; 2,50 de potasse, 21 d'eau, et quelques traces de potasse. On la considère généralement comme une variété altérée de chabasie.

HAYDER-ALI, célèbre sultan de Mysore. V. HYDER-ALI.

HAYDN (François-Joseph), célèbre compositeur allemand, né à Rohrau, près de Vienne, le 31 mars 1732, mort à Vienne le 31 mai 1809. Haydn forme, avec Sébastien Bach et Hændel, une sorte de trinité qui rayonne, au XVIIIe siècle, sur l'art musical religieux, en Allemagne. Doué d'une belle voix et d'une physionomie intelligente, il fit ses premières études, comme enfant de chœur, à la maîtrise de Saint-Etienne, de Vienne, sous le vieux maître de chapelle Reuter, qui l'aimait beaucoup à cause de ses rares dispositions, mais qu'il indisposa par une espièglerie d'écolier. Un jour que le vieillard était au clavecin, absorbé dans une démonstration professorale, le gamin se glissa derrière lui, armé d'une paire de ciseaux, et lui coupa la queue de sa perruque, ce qui chassa Haydn de la maîtrise, et le futur grand symphoniste, dont la famille était très-pauvre, accepta l'hospitalité chez un perruquier, dont, plus tard, il épousa la fille.

C'étaient là des commencements bien humbles ; mais, dans le grenier qui lui servait de chambre à coucher, il put loger un mauvais clavecin, et, à l'âge de seize ans, il se mit à étudier avec ferveur des sonates de Sébastien Bach, qui lui étaient tombées sous la main. « Assis à mon clavecin rongé par les vers, disait-il plus tard, je n'enviais pas le sort des monarques. » Et il professa toujours pour Bach, qui avait ouvert l'intelligence, la plus profonde vénération. Peu à peu, il reussit à se procurer quelques leçons, et, malgré son extrême jeunesse, à obtenir de toucher de l'orgue dans une église. Le hasard le fit se rencontrer avec Métastase, qui était en ce moment à Vienne, où il travaillait avec Porpora. Le vieux maître, alors fort maussade, dégoûté de la vie et de la gloire, vivait en ermite, absolument inabordable ; c'eût été cependant pour Haydn un grand bonheur que de recevoir de lui quelques-unes de ses précieuses leçons ; mais Métastase lui en ayant touché un mot, Porpora entra dans une si effroyable colère, fit une telle sortie contre l'ingratitude de ses anciens élèves, que Métastase ne voulut pas aller plus loin. Haydn, ne renonçant pas à son idée, entra chez l'irascible compositeur en qualité de laquais, et, tout en brossant l'habit et en nettoyant les souliers du maître, parvint à dissiper sa mauvaise humeur. Porpora le prit en gré, se mettait au clavecin ou derrière une porte, s'efforçant de déchiffrer un lambeau de partition, qu'il avait ramassé par terre ; il tomba tout à fait dans le piége, et, surpris des dispositions qu'il rencontrait chez un petit valet ignorant, il lui donna quelques leçons, assaisonnées des brusqueries et des boutades qui lui étaient habituelles. Porpora enseignait le chant à la maîtresse de l'ambassadeur de Venise, la belle Wilhelmine. Haydn obtint de l'accompagner sur le clavecin, et l'ambassadeur, mis au fait de la aventure, s'intéressa au jeune compositeur, lui fit obtenir un avancement, et, plus tard, le mit en contact avec Hændel. Haydn fut ainsi au comble de ses vœux : il avait un excellent maître, et se trouvait sur le chemin de la fortune.

Protégé ensuite par le prince Esterhazy, il passa la plus grande partie de sa vie dans les diverses résidences de ce grand seigneur, amateur éclairé, qui ne pouvait se séparer de son cher *maestro* ; c'est pour lui que Haydn a composé la plus grande partie de ses œuvres. Au château d'Eisenstadt, on montre encore la chambre qu'il occupait et son clavecin favori ; un grand nombre de ses partitions manuscrites sont enfouies dans les archives du vieux domaine. Pendant vingt-quatre ans, le compositeur mena ainsi l'existence la plus tranquille, et, comme ses œuvres se répandaient au dehors, il était célèbre dans toute l'Europe, sans s'en douter. Un voyage qu'il fit à Londres, en 1791, et l'enthousiasme qu'il excita dans un concert lui apprirent la renommée universelle dont il jouissait, et portèrent son ravissement au comble. Il retourna à Londres en 1793, et fut reçu avec le même empressement ; mais il se sentait peu fait pour les triomphes bruyants, et, après quelques concerts donnés à Vienne, à son retour, il sollicita même du prince Esterhazy son congé, et vécut en solitaire dans une petite maisonnette que son protecteur lui avait achetée près de Vienne. C'est là qu'il composa son plus célèbre oratorio, la *Création du monde*, sur un libretto du baron de Van Swieten ; il mit deux ans à achever cette œuvre, qu'il considérait comme devant être le résumé de tous ses travaux (1795). Quelques beaux quatuors, qu'il composa dans les saisons nouvelles, vinrent encore révéler au monde son génie toujours vivace ; mais ses facultés s'affaiblissaient, et l'Allemagne craignait chaque jour de le perdre. On lui donna à Vienne une fête splendide, qui fut comme une apothéose décernée à un vivant. La *Création* fut exécutée à grand orchestre devant le moribond, qu'on avait dû amener dans un fauteuil, et dont on salua l'arrivée par des fanfares. Ce fut son adieu au monde. Quelques jours après, l'illustre maître s'éteignait au bruit des obus que jetait dans Vienne l'armée victorieuse de Napoléon (mai 1809).

Haydn fut un des maîtres les plus féconds, ce qui s'explique par l'espèce de reclusion où il vécut et par son assiduité au travail. On trouve dans son œuvre quelques partitions d'opéras, dont la plupart ont été écrites pour le théâtre des marionnettes des jeunes princes Esterhazy ; quatre grands oratorios, dont la *Création* est la pièce la plus renommée, et d'innombrables morceaux de musique d'église, des compositions de musique vocale et de musique de chambre, principalement des cantates et des quatuors, qui jouissent encore aujourd'hui d'une grande faveur.

L'œuvre d'Haydn est placide comme la conscience d'un honnête homme ; il s'en dégage un parfum de franchise, de cordialité, de bienveillance qui captive immédiatement l'auditeur. Sa phrase musicale est simple comme la phrase parlée ; le naturel domine, accentué d'un grain de fine bonhomie, parfois de raillerie douce. A lui appartient, sans conteste, la création de l'orchestre moderne. Aux instruments jusqu'alors réduits au simple rôle de soutiens et très-humbles serviteurs du chant, il confie ses idées, il donne cette individuelle existence, cette personnalité humaine, que Beethoven devait plus tard imprégner de toutes les âpretés de sa passion. Haydn est surtout un conteur aimable et facile. « Personne, disait Mozart, n'a plus de vraie gaîté dans le badinage et plus de larmes dans l'émotion que Joseph Haydn ; lui seul a le secret de me faire sourire et de m'impressionner au fond de l'âme. » Toujours maître de sa plume, ne disant ni trop ni trop peu, respectueux de lui-même et de ses auditeurs, il savait glisser dans son récit le mot pour rire et l'anecdote discrète. Il lui plaisait même parfois de céder intempestivement à la gaîté, mais, malgré la gravité du canevas, a-t-on vu des passages trop fredonnants et des plaisanteries fuguées s'insinuer dans ses œuvres religieuses. Sa pensée sourirait, quand sa plume labourait les aridités du contre-point, et ces drôleries musicales, si franches et si doucement malicieuses : la *Symphonie des éléganoirs*, la *Symphonie burlesque* et l'*Enseigne d'auberge*, écrite en canon ; et cet andante en *la*, au milieu duquel éclate un fortissimo imprévu d'instruments, avec roulement de tambours, destine réveiller MM. les Anglais, que devait entraîner au sommeil le bercement de suaves périodes, tout cela ne peint-il point le bon Haydn aussi fidèlement que le crayon le plus exact?

La liste des œuvres d'Haydn est trop considérable pour figurer dans cet article. Nous renvoyons nos lecteurs à la biographie musicale de M. Fétis, qui en a dressé le catalogue complet.

HAYDN (Jean-Michel), compositeur allemand, frère du précédent, né à Rohrau en 1737, mort à Salzbourg en 1806. Comme son frère, Michel Haydn possédait dans son enfance une belle voix de soprano, et il fut engagé, en qualité d'enfant de chœur, à l'église Saint-Etienne de Vienne, dont Reuter dirigeait la maîtrise. Son éducation vocale terminée, Michel étudia l'orgue et la composition. En 1763, il fut nommé maître de chapelle à Grosswardein. Cinq ans plus tard, il entra, en la même qualité, au service de l'évêque de Salzbourg, s'y maria avec la fille de l'organiste Lipp, et fonda en cette ville une école de composition, qui a produit nombre d'artistes distingués. En 1801, le prince Esterhazy le nomma maître de sa chapelle.

Michel Haydn, considérant son frère comme le meilleur compositeur de musique religieuse de l'Allemagne, s'efforça de l'imiter. A défaut du génie inventif, on trouve dans les œuvres de ce maître une correction et surtout une gravité et une conviction qui manquent à la plupart de ses contemporains. Comme organiste, Michel Haydn acquit aussi une belle réputation. Ses productions peuvent se diviser en quatre classes : *Musique d'église avec paroles latines*, dix-neuf œuvres ; *Musique d'église avec paroles allemandes*, neuf œuvres ; *Opéras et oratorios*, quinze œuvres ; enfin, environ cinquante chansons allemandes en canon.

HAYDON (Benjamin-Robert), peintre anglais, né à Plymouth en 1786, mort par suicide, à Londres, en 1846. Il eut une existence fort agitée. Elève de Fuessli, il débuta, en 1814, par deux tableaux, le *Repos de la sainte Famille* et *Dentatus*, qui eurent du succès, et en conçut un tel orgueil qu'il n'hésitait pas à se donner comme le Napoléon de la peinture. Il entreprit une guerre de dénigrement contre tous ses rivaux, et ouvrit à Londres une école qui devait, selon lui, éclipser les cours de l'Académie royale de peinture. Cet établissement, un moment prospère, ne se soutint pas ; ses productions, en butte à la critique, qu'il avait imprudemment irritée, furent moins bien accueillies du public. Il se vit criblé de dettes, et deux fois mis en prison par ses créanciers (1827-1836). Il assiégeait les ministres de demandes d'argent. Dans ces moments de détresse, lord Grey et Robert Peel lui vinrent généreusement en aide ; mais, replongé dans la misère par de nouvelles déceptions, il se brûla la cervelle dans son atelier. Il a laissé des *Mémoires* curieux, dont Taylor s'est servi pour écrire sa *Vie* (1853, 3 vol.). Parmi les meilleurs tableaux de cet artiste, on cite les suivants : *Jugement de Salomon*; *Alexandre revenant de dompter Bucéphale* (1815) ; *Banquet de la réforme électorale* (1832) ; *Napoléon à Sainte-Hélène*.

HAYDOUKS (c'est-à-dire *Chasseurs*, du hongrois *hajdu*, au pluriel *hajdak*). Ce nom était primitivement celui d'un peuple nomade de la Hongrie ; plus tard, on l'employa pour désigner une milice à pied, qui se mettait à la solde du premier potentat venu. La fidélité que les Haydouks montrèrent à Bocskai pendant la guerre de la succession fut dignement récompensée par ce prince, qui, par son édit du 12 décembre 1605, leur assigna pour demeure un district particulier de la Hongrie, et leur accorda à tous les droits de la noblesse. Cette concession fut ratifiée par la diète de 1613, et, à l'exception de l'immunité d'impôts, qui leur fut enlevée par Charles III, ils jouirent, jusqu'à l'époque contemporaine, de tous les privilèges appartenant aux nobles. Leur pays, appelé district des Haydouks, ne fut compris dans aucun comitat, et ne fut soumis qu'à l'autorité immédiate du gouvernement. Aujourd'hui, le district des Haydouks, situé dans le comitat de Szabolcs, renferme, sur une superficie d'environ 970 kilom. carrés, les six villes haydouques suivantes : Beusseurmény (17,500 hab.) ; Dorog (9,100 hab.) ; Hadhacz (5,100 hab.) ; Nanas (12,440 hab.) ; Szoboszlo (13,550 hab.), et Vamospircs (3,690 hab.), en tout, 61,390 hab., en majeure partie madgyares d'origine. Sur ce nombre, 55,900 appartiennent à la religion réformée, et le reste à l'Eglise romaine, à l'Eglise grecque catholique et au judaïsme. Le chef-lieu du district est Beusseurmény.

HAYE interj. (a-ie ; *h* asp.). Véner. Cri par lequel les chasseurs arrêtent les chiens qui prennent le change.

HAYE s. f. (a-ie ; *h* asp.). Agric. Partie de la charrue appelée aussi FLÈCHE.

— s. m. Ichthyol. Nom vulgaire d'une grande espèce de squale. Il On dit aussi HAYS.

HAYÉ, ÉE (è-ié ; *h* asp.) part. passé du v. Hayer : *Un pré* HAYÉ.

HAYER v. a. ou tr. (è-ié ; *h* asp. — rad. *haie*). Agric. Enclore d'une haie, faire une haie autour : HAYER *un jardin*.

HAYES (Catherine), dame BUSHNELL, cantatrice irlandaise, née à Limerick en 1820, morte à Sydenham en 1861. Elle reçut fort jeune, et par la protection de l'évêque de sa ville natale, les leçons du professeur Sapio. Elle se trouva bientôt en état de paraître dans quelques concerts, et ses succès dans diverses mélodies nationales l'encouragèrent à aborder le théâtre. Après avoir fait à Paris, auprès de Garcia, et à Milan, auprès de Ronconi, de nouvelles études, elle débuta à Marseille, en 1845, dans les *Puritains*. Appelée à la Scala de Milan, elle fut très-bien accueillie grâce à la pureté de son organe et à la vérité de son jeu. Elle se rendit ensuite à Vienne et sur les principales scènes italiennes. En 1849, on la vit à Londres pour la première fois, puis elle quitta l'Europe et parcourut, de 1851 à 1854, les Etats-Unis, la Californie, les îles Sandwich, l'Australie et l'Inde. En 1855, elle reparut à Londres, au théâtre de Covent-Garden, et reprit, l'année suivante, la route de l'Amérique. En 1857, elle épousa un M. Bushnell, qui la laissa bientôt veuve ; elle n'a jamais porté à la scène le nom de son mari. Miss Hayes s'est distinguée particulièrement dans les rôles principaux des opéras de Donizetti, de Bellini et de Meyerbeer, *Linda di Chamouni* et de *Lucie de Lamermmoor*. Elle représentait, avec miss Novello, l'art lyrique anglais. Sa voix de contralto, d'une agilité remarquable et d'une grande sûreté, avait un timbre plein de charme et beaucoup d'ampleur.

HAYES (Louis DES), baron DE COURMENIN, conseiller et maître d'hôtel de Louis XIII. V. DESHAYES.

HAYESÉNITE s. f. (a-ie-zé-ni-te ; *h* asp. — du nom du minéralogiste *Hayes*). Minér. Substance jaunâtre, à éclat soyeux et à structure rayonnée fibreuse, qui a été ainsi appelée du nom de celui qui l'a décrite pour la première fois.

— **Encycl.** La *hayesénite* est une substance très-rare qui, découverte au Pérou, où elle se présente sous forme de petites masses globulaires, a été ensuite rencontrée, en croûtes superficielles, sur des fragments de calcaire provenant de la Toscane. Hayes, qui l'a analysée, y a trouvé 46,11 d'acide borique, 18,89 de chaux et 35 d'eau. C'est donc un hydroborate de chaux. Ce minéral se distingue de la datolithe en ce qu'il ne contient pas de silice. On admet assez généralement qu'il est le résultat d'une double décomposition du borax et du carbonate de chaux.

HAYETTE s. f. (è-ié-te ; *h* asp. — rad. *hayer*). Agric. Petite bêche qui sert à biner l'intérieur des haies.

HAYEZ (François), peintre italien, né à Venise en 1792. Elève de Megiotto, puis de l'Académie de peinture de sa ville natale, il étudia son art pendant six ans sous la direction de Cicognara, puis se rendit à Rome pour y compléter son éducation artistique, et entra en relations avec Canova, qui lui donna des conseils et l'aida à se faire connaître. M. Hayez est un des meilleurs peintres d'histoire de l'Italie actuelle, qui, du reste, en compte si peu de remarquables. Parmi ses œuvres, on l'on trouve surtout les qualités d'un coloriste, nous citerons : *Laocoon*, qui lui valut le grand prix à un concours de l'Académie de Milan ; *Carmagnola* ; le *Baiser de Roméo et Juliette*; *Ajax*; *Bethsabée*; *l'ancrede et Clorinde*; les *Deux Foscari*, une de ses meilleures toiles; *Albéric de Romero*; la *Soif des croisés*, tableau remarquable par la variété des personnages, des poses et des expressions. Quelques œuvres de cet artiste ont figuré à l'Exposition universelle de 1855.

HAYGARTH (William), poëte anglais, né à Londres en 1788, mort en 1830. Brillant élève de l'université de Cambridge et possesseur d'une fortune considérable, il résolut de visiter la Grèce, sur laquelle Chateaubriand et lord Byron venaient d'attirer l'attention publique. Il a consigné dans un poëme en deux chants, accompagné de notes instructives, et intitulé la *Grèce*, les résultats de son exploration ou plutôt les inspirations que lui suggéraient, à mesure qu'il visitait chaque contrée, les grands souvenirs que la mythologie, l'histoire et la poésie ont accumulés sur ces sites fameux. Il écrivit son poëme à Athènes, en 1811 ; c'est une œuvre bien inférieure au *Childe Harold* de Byron ; elle ne manque pourtant pas d'un certain mérite littéraire et se recommande surtout par l'exactitude des descriptions.

HAYGATH (John), médecin anglais, mort à Bath en 1827. Il s'établit dans cette ville comme médecin des eaux, acquit de la réputation à titre de praticien et de théoricien médical, et devint membre des Sociétés royales de médecine de Londres et d'Edimbourg. Ses principaux ouvrages sont : *Recherches sur les moyens de prévenir la petite vérole* (1784, in-8°), traduites en français par Delaroche ; *Essai d'un plan pour détruire entièrement la petite vérole et introduire l'inoculation* (1793, 2 vol. in-8°) ; *Essai sur l'origine et le développement de la fièvre commune et guérison des maladies du corps* (Bath, 1800) ; *Histoire clinique des maladies* (1805) ; *Lettre au docteur évêque de Londres et sur l'éducation des pauvres* (1812, in-8°).

HAYLEY (William), poëte et biographe anglais, né à Chichester en 1745, mort en 1820. Il s'est acquis plus de réputation comme biographe des poëtes de son temps que par ses propres poésies. Nous citerons de lui : *Vie et œuvres poétiques de Milton* (1794-1796) ; *Vie de Cowper* [son ami] (1803, 3 vol. in-4°) ; *Vie de Romney* (1809). Divers poèmes et morceaux de lui ont été réunis et publiés sous le titre de *Poems and plays* (Londres, 1785, 6 vol. in-8°). Hayley a laissé, en outre, des comédies et des tragédies médiocres, un *Essai sur la sculpture* (1809), des *Mémoires*, qui ont été publiés après sa mort (1823, 2 vol. in-4°), etc.

HAYLOCKIE s. f. (è-lo-ki — de *Hayloc*, sav. angl.). Bot. Genre de plantes bulbeuses, de la famille des amaryllidées, comprenant plusieurs espèces qui croissent dans l'Amérique du Sud.

HAYM (Nicolas-François), littérateur et compositeur italien, né à Rome vers 1679, mort en 1730. Vers 1700, il se rendit en Angleterre, s'associa avec deux littérateurs anglais, Clayton et Dieuport, se mit à traduire avec eux des opéras italiens alors en vogue, les mutila, y introduisit des morceaux de musique de sa façon, et les fit représenter sur divers théâtres. L'arrivée de Hændel en Ang